

LA BANDE ROUGE

PREMIÈRE PARTIE

XLVI

Le signal donné par Agricola fut compris. Les scélérats qui tenaient le bout de la corde se raidirent sur leurs jambes et élevèrent les bras pour donner un vigoureux élan.

Une seconde encore et le patient allait être enlevé.

Taupier, qui attendait ce moment avec impatience, ne vit pas sans inquiétude les femmes que la frayeur avait poussées dehors rentrer précipitamment.

— Vlà les mobiles ! sauvez-vous ! cria le sexe faible en opérant sa retraite dans l'intérieur du bâtiment.

— Vite ! vite ! finissons-en, sans quoi le gueux va nous échapper, vociféra le bossu.

Mais les assassins, moins intéressés que lui à supprimer le garde-chasse, et, d'ailleurs, très-lâches de leur nature, jugèrent bon de prendre le temps de la réflexion.

La simple annonce de la présence d'une force armée dans les environs suffit pour les rendre circonspects, et les plus enragés lâchèrent la corde fatale.

Landreau resta le cou pris dans le nœud coulant, mais le vide s'était fait autour de lui, et, comme il avait les mains libres, rien ne l'empêchait déjà plus de se débarrasser de cet ignoble lien.

Ses yeux se tournèrent vers la porte par où la délivrance pouvait venir, mais personne ne parut.

Les horribles femelles n'avaient pourtant pas menti.

La chance avait voulu qu'au moment où elles montraient leurs déplorables figures hors de la salle, un détachement de soldats passât sur l'avenue Trudaine.

C'étaient des mobiles du Finistère qui revenaient des tranchées et qui s'en allaient rejoindre leur bataillon cantonné dans les baraques du boulevard de Clichy.

La neige continuait à tomber, le froid était très-vif, et les pauvres Bretons, exténués par une nuit de grand'garde, marchaient la tête basse et suivaient leur chemin avec l'indifférence de paysans peu sensibles aux beautés d'une capitale.

On aurait donc pu parfaitement pendre Landreau derrière les murs du collège, sans que l'idée leur vint de se déranger pour aller voir ce qui se passait dans cette grande bâtisse dont ils n'avaient jamais demandé le nom.

Mais la Providence ne fait pas les choses à demi pour sauver un juste, et les mégères qui avaient fort contribué à l'inique arrestation du garde-chasse causèrent involontairement son salut.

Elles s'étaient précipitées dans la rue en gesticulant et en exprimant leur émotion avec la loquacité démonstrative qui est particulière à leur espèce.

— On va le tuer !
— Il est déjà pendu !
— Je l'entends qui râle !

Ces phrases sinistres se croisaient avec des cris de terreur et des interjections empruntées au vocabulaire des halles.

Cette tumultueuse sortie ne pouvait pas manquer d'attirer l'attention du sergent qui conduisait les mobiles, et, à tout hasard, il commanda à ses hommes de faire halte.

Il n'en fallait pas davantage pour mettre le désordre dans le groupe féminin.

Les unes, perdant tout à fait la tête, se rejetèrent dans la salle, tandis que les autres mieux avisées se dispersaient en courant de tous les côtés de l'avenue.

Si peu Parisiens que fussent les soldats du Finistère, ils ne pouvaient pas méconnaître qu'il se passait dans ces constructions inachevées quelque grave événement.

D'ailleurs, le sous-officier était un jeune homme élevé dans les villes, et conséquemment beaucoup plus délégué que les gars du Léonais placés sous ses ordres.

Il leur dit quelques mots en bas-breton et marcha vers le collège à la tête de sa petite colonne.

La rentrée des femmes avait jeté le désordre dans la salle où Landreau attendait la mort, mais l'apparition des soldats causa une véritable débandade.

Les plus lestes parmi les assassins se hâtèrent de grimper sur les fenêtres à hauteur d'appui et de sauter dans les cours intérieures du collège pour se disperser ensuite à travers des terrains vagues où il était impossible de les poursuivre.

Les autres se réfugièrent dans tous les coins, et il n'y eut guère que Taupier qui fit bonne contenance.

Quant à l'aimable enfant du concierge, dès qu'il aperçut les uniformes du haut de la poutrelle où il était juché, il pensa très-judicieusement que le moment était venu de disparaître.

Rampant sur son perchoir, à la façon des bellettes et autres bêtes puantes et carnassières qui dévastent les poulaillers, il atteignit prestement le palier par lequel il s'était introduit.

— Je me la casse ! Bonne chance, monsieur Taupier, cria-t-il avant de dégringoler à travers les échafaudages.

La salle du rez-de-chaussée présentait en ce moment un curieux spectacle.

Le petit sergent breton et ses hommes barraient l'issue du côté de l'avenue Trudaine et regardaient avec une stupéfaction bien naturelle cette populace effarée et ces apprêts de pendaison.

Landreau avait toujours la corde au cou et paraissait fort ému.

Par un effet, assez commun du reste, de crainte rétrospective, le vieux garde qui était resté ferme au moment de mourir frémissait maintenant à la pensée du danger qu'il avait couru.

Le bossu rongait son frein en se balançant d'une jambe sur l'autre et préparait une combinaison de mensonges, selon son invariable habitude dans les circonstances graves.

— Qu'est-ce qu'il y a donc, mon brave ? dit le sergent en allant droit à Landreau, qui ne trouvait pas de réponse.

Quand on a couru le risque d'être pendu pour avoir parlé trop vite, on est moins pressé de s'expliquer devant un inconnu, et le fidèle serviteur des Saint-Senier comprenait très-bien que l'affaire n'était pas finie.

Il se voyait sauvé de la mort, mais non dispensé de faire constater son identité, sous peine d'être arrêté.

Comment se tirer des mains de l'autorité sans livrer son nom et celui des dames du chalet ? Ce problème restait à résoudre.

Son embarras n'avait pas échappé à Taupier qui jugea utile de prendre la parole.

— Citoyen, dit-il en s'avançant vers le sous-officier, cet homme est déserteur d'un de vos bataillons ; il a résisté aux braves gardes nationaux qui voulaient l'arrêter et il a blessé plusieurs personnes à coups de baïonnette.

— Déserteur ! A son âge on n'est plus soldat, dit le Breton en regardant la moustache grise de Landreau.

— Oui ! oui ! il l'a avoué ! crièrent deux ou trois gredins qui recommençaient à prendre courage.

— Après tout, ça se peut, reprit le sergent, mais ce n'est pas une raison pour le pendre.

— Le peuple a toujours le droit de faire justice des traîtres, prononça Taupier qui affectionnait cette formule menaçante.

— Dites donc, vous, je ne vous parle pas, dit le Breton que les allures prépondérantes du bossu commençaient à agacer.

— Je vous répète, citoyen, que nous devons tous obéir au peuple.

L'ami de Valnoir croyait avoir bon marché du petit sergent en prenant ses grands airs démocratiques, mais il trouva heureusement à qui parler.

— Le peuple ! répéta-t-il en haussant les épaules ; vous appelez ça le peuple, tous ces faillis gars qui se mettent vingt pour tuer un pauvre homme !

— Vous insultez les citoyens, cria Taupier, et je vous rends responsable de tout ce qui peut arriver...

— C'est bon ! interrompit le sous-officier sans s'émouvoir, je sais ce que j'ai à faire.

— Voyons, vous, continua-t-il en s'adressant à Landreau, contez-moi un peu ce qui vous est arrivé.

— On m'a empoigné comme je passais tranquillement dans la rue, dit le garde ; je me suis défendu, on m'a jeté par terre et on m'a traîné ici. Si vous n'étiez pas arrivé avec les camarades, j'étais mort.

— Et vous n'êtes pas au service ?

— Je n'y suis plus, répondit Landreau avec une hésitation qui trahissait son embarras.

— Tout ça ne me paraît pas clair, dit le sergent après un instant de silence, et je suis forcé de vous conduire à la Place.

Et il ajouta en se tournant vers les assistants : — Allons, vous autres, ceux qui veulent servir de témoins n'ont qu'à venir avec nous, et, quant à celui-là, qui m'a l'air d'être cause de tout ce branle-bas, je l'emmène aussi.

C'était Taupier que le Breton désignait, et pas un des coquins qui peuplaient la salle n'osa élever la voix pour faire une objection.

Mais ce dénouement ne plaisait pas du tout au bossu, qui ne se souciait pas de comparaître avec Landreau devant l'autorité militaire.

Il aurait fallu décliner ses noms et qualités, et son titre de rédacteur du *Serpenteau* n'était pas de nature à lui concilier la bienveillance de l'état-major, que cette feuille venimeuse vilipendait quotidiennement.

Il comprenait pourtant qu'il n'y avait pas moyen de résister à cette injonction appuyée par une douzaine de baïonnettes rurales, et il ne pouvait attendre aucun secours de ses lâches acolytes.

Il voulut du moins essayer de se tirer d'affaire par un biais assez adroit.

— Je ne demande pas mieux que de vous suivre, dit-il d'un ton radouci, mais ce n'est pas la peine d'aller déranger le commandant de la place ; il y a un poste ici tout près.

Le sergent jeta un coup d'œil sur l'avenue.

Le temps était devenu épouvantable, et le voyage de la place Vendôme n'était pas une mince corvée pour des soldats transis de froid et harassés de fatigue.

— Où est-il, ce poste ? demanda le Breton qui tenait à ménager ses hommes.

— Rue Neuve-Bossuet, à deux pas.

— Marchons alors, et vivement, car on ne se réchauffe pas ici.

Taupier ne se fit pas prier pour sortir, et Landreau, résigné aux suites de sa mésaventure, alla se placer de lui-même au milieu des soldats.

Trois ou quatre citoyens, parmi lesquels l'individu aux accrocques-cœurs, s'offrirent comme témoins volontaires, et on partit.

Les autres profitèrent de l'occasion pour se disperser, et l'escorte traversa l'avenue au pas

accélééré, sans que les contemplatifs gardiens de la paix, abrités sous une porte cochère, daignassent s'enquérir de ce qui se passait.

— Je ne sais quel est le bataillon qui est de garde aujourd'hui, pensait Taupier, mais j'aurai bien du malheur si je ne trouve pas dans le poste des camarades de la *Lune avec les dents*, et alors ça ira bien.

Le garde-chasse, entièrement remis de son émotion, calculait froidement les chances de liberté qui lui restait, et se disait qu'après tout, l'officier de la garde nationale ne devait pas être bien rigoureux sur le service militaire.

Ce trajet ne fut pas long et on ne rencontra que fort peu de monde.

La neige chassait les passants, et les commères du quartier étaient fort occupées pour le moment à colporter dans les boutiques l'importante nouvelle de l'arrestation de la matinée.

Il est même à noter que leurs récits transformaient volontiers Landreau en espion envoyé par Bismarck pour acheter le gouvernement.

On arriva devant le poste au moment où l'officier qui le commandait ouvrait la porte pour s'en aller déjeuner, et Taupier poussa un grognement de joie en reconnaissant J.-B. Frapillon, agent d'affaires et capitaine.

XLVII

Le prudent bossu eut la présence d'esprit de ne faire aucun signe qui révélât ses relations avec l'agent d'affaires, et celui-ci était homme à deviner la situation d'un coup d'œil.

— Entrez, messieurs, dit Frapillon avec la politesse dont il ne se départait jamais.

Il avait même sur ce point des théories que n'admettait pas son ami Taupier, car il prétendait que l'aunéité des formes était absolument nécessaire pour faire passer la violence du fond.

Il allait jusqu'à dédaigner systématiquement l'emploi du mot citoyen, si cher aux révolutionnaires de tous les temps.

J.-B. Frapillon était un Jacobin à l'eau de rose, et il aurait au besoin demandé des têtes, sans manquer aux règles du savoir-vivre.

Le petit sergent breton poussa dans le corps de garde prisonniers et témoins, les suivit et laissa prudemment ses soldats à la porte.

Il savait par expérience que les bataillons du Finistère n'étaient pas très-bien vus de certains gardes nationaux qui les qualifiaient volontiers de chouans et de suppôts de la tyrannie.

Le poste était rempli de miliciens dont l'aspect farouche et débraillé justifiait assez bien les appréhensions du sous-officier.

Les uns se chauffaient autour du poêle, les autres fumaient dans des pipes noires et courtes ou jouaient avec des cartes grassesuses.

L'atmosphère du lieu était chargée de miasmes nauséabonds que l'odeur acre du tabac suffisait à peine à neutraliser, et les nerfs délicats de J.-B. Frapillon devaient terriblement y souffrir.

Aussi se hâta-t-il de traverser cette salle empestée pour conduire les arrivants dans le réduit réservé à l'officier de service.

C'était un étroit cabinet meublé d'une table en bois blanc et de quelques chaises de paille.

L'agent d'affaires prit place avec l'aisance d'un homme habitué à donner des audiences derrière un bureau.

Il se renversa sur son siège verrouillé comme il l'aurait fait rue Cadet dans son fauteuil de maroquin vert, assura ses lunettes, passa la main sur sa barbe rousse et commença son interrogatoire avec toute la douceur dont il était susceptible.

Contrairement à ce qui a lieu d'ordinaire lorsque les accusateurs, les accusés et les représentants de la force publique se trouvent simultanément en présence de l'autorité chargée de vider le différend, il ne se produisit ni récriminations aigres, ni discussions bruyantes.

Landreau et Taupier avaient chacun leurs raisons pour se taire, et ce dernier, d'ailleurs, avait pleine confiance dans la sagacité de son complice Frapillon.

Le sergent put donc achever sans être interrompu le récit très-succinct des faits.

Il avait entendu des cris et il avait trouvé un homme qui faisait mine de vouloir pendre des gens qui l'accusaient de désertion et de rébellion, crimes très-graves en état de siège.

Il n'en savait pas davantage et il laissait très-clairement percer le désir de se débarrasser de toute responsabilité dans cette affaire.

Landreau, questionné avec beaucoup d'égards par le doux capitaine, se plaignit amèrement des violences qu'on lui avait fait subir, et refusa de s'expliquer catégoriquement sur sa profession et son domicile.

C'était assurément le plus mauvais de tous les systèmes de défense, mais le garde-chasse aurait été fort embarrassé pour en inventer un autre, car le malheur voulait qu'il ne fût pas en règle vis à vis de l'autorité militaire.

Après la disparition de son lieutenant dans le combat nocturne de Billancourt, le vieux serviteur avait obtenu une permission pour venir à Paris, mais elle était de huit jours et on avait refusé de la renouveler.

Il s'ensuivait que Landreau, excellent soldat, mais dévoué avant tout à la famille de Saint-Senier, s'était mis dans un très-mauvais cas.

Depuis près de six semaines qu'il se cachait au chalet pour servir ces dames, son nom et son signalement figuraient sur l'état des déserteurs transmis au commandant de place.

Le garde-chasse avait donc fait ce raisonnement qu'une arrestation dans la rue valait encore mieux pour lui que la visite des gendarmes au pavillon de la rue de Laval.

Il comptait sur le désordre qui régnait alors un peu partout et il se disait qu'on ne le garderait pas indéfiniment en prison.

— Le pis qui puisse m'arriver, pensait-il, c'est d'être reconnu par un homme de mon bataillon, et alors je verrai à me tirer d'affaire.

J.-B. Frapillon eut beau lui faire observer avec une bienveillance extrême que ce silence obstiné lui nuisait beaucoup, Landreau persista dans son mutisme.

Les témoins déposèrent avec un ensemble remarquable.

Taupier, qui parla le premier, donna le ton aux autres, et les coquins subalternes déclarèrent tous que le bon peuple, indigné de la conduite du *moblot*, voulait tout simplement l'arrêter.

Si on l'avait maltraité, c'était parce qu'il avait essayé de se défendre, et, quant à la prétendue tentative de pendaison, il n'y fallait voir qu'un simulacre de supplice, une farce innocente destinée à lui faire peur.

La cause était entendue.

Le juge en vareuse galonnée se recueillit un instant et rendit sa sentence avec une urbanité de langage qui en adoucissait la rigueur.

— Je regrette vivement, monsieur, dit-il à Landreau, que vous n'ayez pas cru devoir répondre à mes questions, car je vais me trouver, à mon grand regret, dans la nécessité de vous envoyer au Dépôt.

— On vous y retiendra jusqu'à ce que votre identité ait pu être vérifiée, mais j'espère que, sous peu de jours, vous serez libre.

Cet arrêt ne déplaisait pas trop au prisonnier, qui redoutait surtout d'être mis à la disposition de la prévôté.

Il s'inclina sans répondre et J.-B. Frapillon poursuivit le cours de ses gracieusetés en s'adressant aux témoins.

— Je ne puis que vous remercier, messieurs, dit-il avec un sourire paternel, du zèle que vous avez montré dans cette circonstance.

— Le peuple est fort, mais il est juste, et je suis bien persuadé que vos intentions étaient pures.

— A la bonne heure ! en v'là un bon zig ! murmura l'homme à la casquette plate ; c'est pas comme ce réac de sergent.

— Deux hommes pour conduire monsieur au violon, cria le capitaine en se levant et en avançant la tête dans le corps de garde.

La milice citoyenne avait alors une vocation marquée pour les arrestations, et, au lieu de deux hommes demandés, il s'en présenta cinq ou six qui empoignèrent Landreau, selon toutes les règles usitées en pareil cas, et l'enfermèrent dans le cabanon destiné à recevoir provisoirement les ivrognes, les vagabonds et les malfaiteurs qu'on amène au poste.

L'incarcéré n'appartenait certainement à aucune de ces trois catégories, et il n'avait opposé aucune résistance.

Il n'en fut pas moins accueilli en traversant le corps de garde par des murmures hostiles, et peu s'en fallut que la justice du capitaine ne fût trouvée trop douce.

— Vous pouvez vous retirer, mon ami, dit Frapillon au sergent.

Le Breton, qui ne partageait pas tout à fait les opinions des gardes nationaux sur la culpabilité du prisonnier, n'avait cependant aucune envie de se mêler plus longtemps d'une affaire de police, et il ne se fit pas répéter deux fois la permission de partir.

Ses soldats se morfondaient dans la rue, et il se hâta d'aller les relever de leur faction supplémentaire sous la neige.

Les affreux coquins qui avaient fait office de témoins, déguerpirent en même temps avec un visible plaisir.

Ils avaient eu trop souvent maille à partir avec les sergents de ville, pour se plaire longtemps dans le poste que ces fonctionnaires en tricorne occupaient jadis.

L'aimable capitaine les reconduisit jusqu'à la porte, et ne daigna même pas de sortir pour donner un coup d'œil au départ des mobiles.

Le bossu avait d'abord fait mine de rester, mais son complice le regarda si à propos par-dessus ses lunettes, qu'il comprit le danger d'une conversation dans un cabinet ouvert.

Il sortit donc comme les autres, en ayant soin cependant de marcher le dernier et de se tenir à portée de Frapillon.

Parfaitement décidé à ne pas avoir l'air de connaître le capitaine devant ses inférieurs, Taupier cherchait le moyen de lui dire rapidement et secrètement quelques mots indispensables.

Frapillon, qui avait deviné son intention, manœuvrait du reste de manière à lui faciliter un court tête-à-tête.

Pendant que les Bretons se mettaient en rang pour reprendre le chemin de leurs baraques, il commença à piétiner circulairement sur la neige comme un homme qui veut se réchauffer les pieds.

— Vilain temps pour courir les rues, messieurs, dit-il en ramenant sur sa tête le capuchon de son caban ; je voudrais rétablir un peu la circulation avant de me mettre en route, car il faisait diablement froid dans mon cabinet.

— Vous sortez, capitaine ? demanda Taupier sur le ton d'une question banale.

— Oui, j'allais déjeuner quand vous êtes arrivés, et, comme je ne descendrai de garde que ce soir, je vais profiter du moment pour courir au restaurant.

— Je vais vous faire la conduite, si vous le permettez, citoyen, dit le bossu.

— Et nous aussi, s'écrièrent en chœur les témoins, qui entrevoyaient peut-être l'espoir de se faire payer un litre ou deux chez le marchand de vin du coin de la rue.

— Comment donc, messieurs, avec plaisir, répondit Frapillon, très-contrarié de ce surcroît de compagnie.

On s'achemina vers l'avenue Trudaine, et Taupier